



Thierry Piras
Psychanalyste

Lettre «Écrit et Savoir» - n°19 - Octobre 2013

«Du sujet et de l'être»



Le sujet n'en finit pas de se laisser parler de lui et de tellement de choses d'autres, que la tête en viendrait à nous tourner l'être ou ce qui fait essence à l'Homme. Après la philosophie, la grammaire ou la linguistique, le psychanalyste ne pouvait que s'emparer de cette hydre à deux têtes, le sujet et l'être. Et ce même si le deuxième concept, à la suite d'une longue histoire philosophique, semblerait advenir à se conduire aux rives même de l'enfer de la connaissance. Très certainement du fait de sa trop grande proximité, à la métaphysique, donc à l'essence, qu'elle soit du nom de Dieu ou en filigrane de cette instance aussi insaisissable à la raison que la vérité de l'Homme. L'être est la condition qui rend possible la connaissance humaine. Sans l'être, il n'y aurait aucun sujet de connaissance, et personne pour le connaître. Le sujet participe du médium entre l'être et l'Homme. À la suite de Heidegger, nous pouvons nous interroger sur ces : Qu'est-ce que l'Être? Qu'est-ce que nous entendons vraiment quand nous prononçons ce mot «être»? Dans cette confrontation, d'un en face à face de ce qui se révèle à l'Homme, un substantif et un verbe fait à son tour substantif nous mènent à considérer ce qui de l'un et de l'autre parle à notre entendement d'une identification au sens de l'humain. Si le sujet ne peut pas se poster uniquement à la confrontation de son alter ego l'objet, il en fait tout de même tout à en être lui aussi d'une nature d'objet pour la manifestation d'une étude, d'une observation. La distinction idéaliste sujet/objet ne peut que nous induire en erreur à une démarcation entre l'intérieur et l'extérieur à ce qui devrait être de l'individu. Si le sujet se joue de sa réalité corporelle pour faire champ à son existence, c'est bien d'un retour à son essence qu'il traduit son acheminement à l'être. La psychanalyse par l'apport de la linguistique va mener le sujet sur les rives du signifiant, jusqu'à le traduire en la posture de substitution. Si l'ontologie semble manifester sa rareté, nous en avons à revisiter le concept de jouissance pour s'approprier ce qui se manifeste au manque, qui ne manque pas celui de l'être-au-phallus. Le langage articulera tout au long de ce propos, ce qui fait spécificité même à l'humain, cette identité à un apparoir de l'être à l'être.

Sujet et verbe ne peuvent, et ce selon les lois de la grammaire s'orienter d'une commune équité, celle du sens et de la logique. Le sujet est appelé celui qui conjugue le verbe et sa posture, du moins dans la langue française, de ce qui précède le verbe, du moins dans les formes affirmatives, semblerait le positionner dans une essence première. Il serait le porteur de l'avant, de ce quelque chose qui rend possible la conjugaison du verbe. Il donne ainsi au verbe conjugué, en fonction de la forme même du sujet, singulier ou pluriel, toute son expressivité. Dans l'exemple qui suit, "le sage invite l'élève à l'apprentissage de la langue", si le sage est bien en posture de sujet du verbe, de celui qui conditionne l'action, c'est aussi l'idée même de savoir qui fait ici rôle à toute éligibilité de sujet. Il serait aussi envisageable de considérer l'élève, de cette situation, en posture de sujet, au sens d'assujettissement, au sage, au savoir par l'existence du lien de causalité qui s'instaure entre eux et le

contexte, l'apprentissage et l'injonction. Il est des sujets qui ainsi se révèlent, non plus seulement au genre, au nombre ou encore à la déclinaison, mais au sens. Et ce dans une véritable herméneutique du fait ontologique. Quant au prédicat du verbe être, il fait invite lui aussi à une recherche de transparence de toute facticité. Dans sa posture de verbe, conjugué ou à l'infinitif, il se place en second de sens au sujet, mais construit le sens du mouvement et du temps. Le verbe distille l'acte de vie et sa limite, la finitude ; le verbe inscrit le sujet dans le fait de mouvement. Dans notre exemple précédent, le sage l'est bien du fait même de son injonction à l'élève par la formulation en langue sous la forme verbale. Le verbe construit et traduit la présence du mouvement que le substantif, par sa seule présence ne pouvait que laisser suggérer. Dans cette autre interrogation, "Qu'est-ce qu'être?", si le sujet ne fait pas présence dans l'immédiateté de la conscience, c'est qu'il appartient certainement à ce qui serait justement du sujet face à ce questionnement. Bien entendu, il serait possible de répondre que être est une forme verbale, ce qu'elle ne manque pas de construire par son existence même. Mais si on élargit le sens de cette question à un être plus seulement verbe, mais déjà sous-entendu de substantif et d'invitation au voyage ontologique, alors la réaction et du fait de réactivité à cette question ne seront plus les mêmes. La première indication à cette invite pourrait se situer du côté de ce qui fait la spécificité de l'humain, à savoir outre exister, la possession de la capacité de conscience réfléchie sur lui-même.

Cette interrogation en serait une des manifestations de l'acte de penser, et sur le monde et sur le sujet en situation d'être au monde et d'en être de l'être. Il n'est que temps, de positionner que le terme sujet semble faire appareillage à la notion d'autrui pour lequel il conjuguerait tout verbe, et ce même si le dit verbe semble faire retour au sujet lui-même comme dans le prédicat je suis. De par sa corporéité, et son être-au-monde, le sujet fait concours à la relation à l'extérieur donc à ce qui est d'un autre sujet. Lui aussi à conjuguer et à se conjuguer de l'autre et pour l'autre. Alors le moment de ceci : qu'est-ce qu'en être de l'être, s'impose au chercheur de sens à l'essence, et ce au risque de toute métaphysique qui ne pourrait que s'enrôler du divin comme faisant essence à l'essence même de l'être. Avec être qui ne fait plus appartenance au verbal, mais par la dimension de substantif prend toute sa place au registre d'un sens à démasquer du déni et de la représentation. Tâche ardue s'il en est, mais au combien salvatrice pour une part de vérité au langage et à l'Homme. En ne se situant plus au carrefour du conjugué, mais à faire place de conjugueur potentiel, l'être inscrit la voie à une limite à la toute-puissance de la conscience. Conscience du sujet, dans ce qu'il appréhende de son réel et de ses limites, mais d'un au-delà de la conscience en ce qui concerne l'être. Le monde des sens ou de ce qui s'en détermine échappe à la certification de l'être. Ce quelque chose de l'individu, et n'appartenant pas à l'étant, ne s'appréhende que de la seule ambiguïté de l'acte de penser, en acceptation à toute dérive représentative, sublimée ou encore hallucinée. L'être ne fait pas appartenance ou existence à l'individu, mais est un fait de langage

pour le sujet. L'être existe de part la place qu'il prend et reprend dans le langage de celui qui tend à se tendre à ce constitué, plus constituant. C'est donc le langage comme interpellation et comme dialogue qui ouvre originellement le champ de la perception de l'être. Mais comme ce langage est lui-même don de l'être, il renvoie constamment à son origine. Et il faut dire de lui et des mots qui le composent qu'il porte racine à la fois dans la profondeur fondatrice de l'être et dans l'universelle et lumineuse ouverture de l'esprit. Le langage perd toute sa puissance évocatrice quand l'être qui le fonde demeure in-pensé ou quand demeure oubliée la vivacité de la raison. Le langage n'est plus alors qu'une mécanique au lieu d'être parole conjointe de l'être et de l'esprit. Malgré sa différence d'avec l'être, la pensée est donc un événement de l'être lui-même, l'événement de la vérité. L'être est la condition qui rend possible la connaissance humaine. Sans l'être, il n'y aurait aucun sujet de connaissance, et personne pour le connaître. Oh combien, il est rassurant pour la métaphysique ou pour le croyant de poster la nature même de l'être à l'aune d'une anticipation divine. Et combien, il est de la même façon possible, d'en éliminer toute teneur à l'être au nom d'une nomination qui fait de l'éviction de la Création son fond de commerce. Alors, c'est peut-être du côté de la psychanalyse que l'éclairage de l'être et ce qu'il en est pour l'individu et le sujet, que l'on peut trouver sens à une raison qui s'articule d'une clinique toujours à fleur de l'herméneutique.

Lacan repère la castration comme détachée du Pénisneid, en en faisant un manque à être qui concerne le sujet. Le phallus se voit appareillé à une fonction dans l'identification du sujet. S'il semble déjà difficile de répondre à qu'est-ce qu'être, l'invitation au c'est quoi ou c'est qui de l'être, paraît plus incertaine, sauf à y instaurer la fonction phallique. Être le phallus de sa mère qui ne le possède pas et ne peut pas le posséder, investi l'enfant dans la démesure du désir et de la substitution. Au-delà de tout réel du moi et de la conscience, il investit un objet, non directement la mère, mais ce qui lui fait défaut, le phallus pour, non pour lui restituer, mais pour l'incarner, l'être. Il y a du désir de l'être de l'être du phallus, de ce désir de cet être de l'impossible, de ce manque à jamais à tout accomplissement ou survenue. Il ne possède pas ce qui ne peut se posséder, mais il l'incarne dans ce désir de l'être pour la mère, ou de l'être pour le manque à la mère. Et de cet investissement qui rougit à l'absence de toute conscience, il échafaude, sans d'ailleurs en avoir aucune connaissance, ni même idée, ce qui le constitue dans cette marge au langage. D'une marge à l'impossible à être vers un possible de l'être issu de la métaphore du Nom-du-Père. Si le sujet père s'instaure de cette symbolique à faire réel, c'est bien que ce qui est de l'être du dit père peut faire le lit du Dire de Père et faire ainsi césure à l'enfermement d'un être-pour-l'autre à un être-de-l'Autre. De l'être, c'est en être de ce qui existe, le manque à être le phallus et en être de l'être. Le temps pour se faire à l'être devient le temps de la confrontation à la jouissance. Notre jouissance prête à nous sauter au visage et à nous faire disparaître en tant que sujet. Ce saut au visage, qui s'articule dans le

dépassement de l'immédiateté des sens, du regard et du toucher, au moins dans la posture d'analysant. Analysant recollé à un langage qui fait essence à son existence, et par l'antériorité et par la somme de tous les manques aux mots à dire et à être dit. Au-delà de ce qu'il dit, dans cet au-delà du pas-dit, mais pris au registre du refoulé, il parle; de ce qui aurait dû s'apparenter du sujet et se constituer de l'être. Comme parlant et surtout comme absent de sa propre parole, il devient le sujet qui conjugue le silence et le manque, de ces verbes à traduire d'un substantif, la jouissance. Il jouit du jouir, il jouit de ce désir encore présent de cette identité phallique, il jouit pour ne pas s'effondrer dans les abysses de l'angoisse. Angoisse de la castration, angoisse du néant, angoisse de cet être toujours incertain, impossible à cerner autrement que dans un entre-deux de l'universalité et de l'individualité.

Le regard sur l'être est un regard qui ne se voit, mais se pense et se pansé de cette ineffable douleur que les poètes ont qualifiées de vague à l'âme. Autant par la parole retrouvée en analyse, que par l'intégration comme être du manque, au sens de l'être de l'étant, le sujet en corporéité, et ce au carrefour du sujet de l'inconscient, se confronte à la vacuité de l'Homme. Ni bien-être, ni être du bien, le parlant, de part son essence à cet être humain, en fait existence sur un chemin dont il devient l'identité même. L'analyse ne mène nulle part, elle tend à permettre à l'analysant de se mener d'où il vient, de ce territoire du langage, à être parlé, dans le regard du désir. Que pourrait apporter à l'individu l'acte de penser sur l'être? Certainement quelque chose qui se situe aux frontières de la connaissance et de la vérité. Mais pense-t-il à l'être? Ou bien est-ce ce quelque chose du «il y a» du être à l'être qui manifeste sans manifestation des sens, son essence? Est-ce si terrible que cela de prendre en considération, dans une métaphysique réconciliée du Créateur, la place de l'exercice psychanalytique au service de l'Homme? Il est de chacun, dans ce qu'il peut se libérer de ses angoisses, du néant, de la castration, mais toujours de l'être, de se questionner. Tout comme chacun devrait se laisser interpeller par le questionnement. Lequel? - Le sien, tout naturellement, dans ce qui fait sien de par la conscience et le refoulé. Qu'a-t-il à gagner l'individu au seuil de la fin de son analyse, si ce n'est une plus relative acceptation de la finitude, donc de ce qui est de l'être.

Eléments de bibliographie :

Aristote - Métaphysique - Flammarion

A. Kremer-Marietti - Jean-Paul Sartre et le désir d'être - L'Harmattan - 2005

J. Lacan - Le moi dans la théorie de Freud -

J. Lacan - « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du “Je” telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », in Écrits

E. Lévinas - En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger - Vrin

E. Lévinas - Autrement qu'être - Livre de Poche

P. Ricoeur - Être, essence et substance chez Platon et Aristote - Seuil - 2002

Scarone - Le choix éthique du sujet - Champ social éditions - 1996

JP. Sartre - L'Être et le néant - Gallimard

S. Tribolet - Plotin et Lacan La question du sujet - Beauchesne - 2008

S. Vassalo - Sartre et Lacan : le verbe être entre concept et fantasme - L'Harmattan - 2003

Les Temps Modernes - Sartre avec Freud - Juillet Octobre 2013 - TM